

« Le peuple et la bourgeoisie, dit-il, étaient pleins de sympathie pour notre révolution ; ils nous enviaient les heureux changements qu'elle avait produits dans notre condition civile et sociale : le régime féodal, la glèbe, les corvées, l'immobilité des terres, les juridictions seigneuriales étaient encore en pleine vigueur en Prusse. Toute la propriété du sol était encore entre les mains des nobles ; l'accès aux grades supérieurs était fermé à la roture ; le commerce intérieur languissait, comprimé par les exigences d'un régime fiscal et oppressif. L'instruction était cependant fort répandue dans toute la classe moyenne ; aussi appelait-elle de toute l'ardeur de ses vœux une réforme sociale qui, comme en France, élevât sa condition civile au niveau de ses lumières, etc. »

Nous dirons donc à notre tour que, trouvant Frédéric-Guillaume audessous de sa position royale, et le peuple prussien au-dessus de sa condition asservie, c'était au peuple et non pas au roi qu'il fallait faire appel. Si Napoléon, se regardant à bon droit comme la révolution française incarnée, eût fait hardiment appel aux besoins et aux passions populaires, que j'us tard le gouvernement prussien devait décliner contre nous, il n'aurait pas vu échouer son plan d'alliance, et sans cesse recommencer sa lutte avec l'Europe monarchique.

Mais laissons ces stériles révolutions, et revenons à la grande lutte que l'Angleterre avait primitivement engagée. Peu s'en fallut qu'elle ne lui coûtât la vie. Avant que le traité secret du 11 avril 1805, rassemblât les éléments d'une coalition nouvelle, il devait s'écouler assez de temps pour que Napoléon essayât de rompre, avec l'épée, le réseau qui se tramait autour de lui. C'est un des moments historiques de son histoire. Tous ses actes si ce n'est ceux qui l'isolent du peuple français et tendent à ressusciter une aristocratie odieuse, sont marqués au sceau du génie. Il sème de camps nombreux les côtes de l'Océan ; il met le commerce anglais au ban des nations ; il électrise le pays tout entier par ce projet de descente qui semblait une conception de poète, et dont nous sommes forcés, tout grand qu'il est, tout petit que nous sommes, de comprendre la portée sérieuse. De Brest au Texel, des milliers de prames et de bateaux plats remplissent tous les ports. Anvers se prépare. Les flottes de France, d'Espagne et de Hollande apprennent à manœuvrer de concert. Cent cinquante mille hommes, l'élite de l'armée, n'attendent plus, sur les grèves de Boulogne, que le signal du départ. Demi-heure après le premier signal, ils seront à bord des embarcations, six heures après sur la côte anglaise, cinq jours ensuite ils camperont autour de Westminster. Ces immenses préparatifs n'absorbent pas Napoléon. Comme le guerrier assure son épée dans sa main avant de combattre ! Il étire l'Italie de plus près qu'il ne l'avait fait encore. Gènes devient un port français et nous donne une magnifique station navale dans la Méditerranée. A Mayence, la confédération du Rhin s'organise, et nos frontières vont se trouver sous la garde d'alliés fidèles. A Mayence encore s'élaboreront le plan détaillé de l'invasion anglaise, et même, dit-on, celui d'une campagne contre l'Autriche. L'armée reçoit ses aigles. La Légion d'Honneur est fondée. Jamais un tel bruit d'armes et tant de présages victorieux.

Puis, comme si le destin fût envieux de cette ambition qui prévenait ses arrêts, au moment même où César tire l'épée, la mer qu'il voulait dompter lui refuse passage. Les combinaisons merveilleuses, les calculs puissants et en apparence infaillibles, l'arrêt prononcé contre l'Angleterre et près de recevoir son exécution, tout manque, tout disparaît, tout se dissipe. Il n'a

fallu que l'ineptie d'un Villeneuve, pour réduire à néant le plus terrible effort de la volonté napoléonienne.

C'est ce moment que choisit l'Autriche, à coup sûr mal inspirée, pour céder aux suggestions de l'Angleterre, et dévoiler enfin les plans de la coalition nouvelle. Au même moment, la colère amassée dans le cœur de Napoléon se dégage avec l'éclat et la rapidité de la foudre. Ses armées qui allaient se précipiter sur Londres, s'ébranlent vers le Rhin, et la merveilleuse campagne d'Austerlitz disout encore une fois la coalition.

Cette victoire arrêta Frédéric Guillaume à l'heure même où les instances de la reine de Prusse, les menaces de la Russie et de l'Autriche, le dépit qu'il éprouvait de quelques procédés auxquels Napoléon s'était laissé emporter, allaient le décider enfin à prendre parti contre la France. Il avait le sentiment de cette offense non accomplie, mais projetée, sentiment qui mettait une barrière de plus entre Napoléon et lui. Jugant lui-même ses torts irréparables, il ne devait plus mettre en nous une confiance sincère. Comment donc agir vis-à-vis de la Prusse ? Comment obtenir cette alliance sans laquelle nous ne pouvions espérer de tenir en bride et les ressentiments de l'Autriche, et le mauvais vouloir de la Russie. On l'avait sollicitée, attendrie ; on l'avait payée d'avance, sans jamais pouvoir l'obtenir. Maintenant encore, on la refusait à nos victoires, comme jadis à nos promesses. Il fallait pourtant bien choisir, ou d'abattre la Prusse ou de la forcer à s'engager envers nous. Abattre la Prusse était jeter un trouble dans toute l'Europe ; justifier les clameurs que l'ambition de la France avait déjà soulevées ; délier en même temps les rois et les peuples. Napoléon préféra un expédient moins périlleux quoique périlleux encore. Il mit la Prusse entre la nécessité de s'allier à lui, ou de combattre seule cette armée qui venait de battre les troupes réunies de l'Autriche et de la Russie. Sa colère excitée le poussait, d'ailleurs, à cette mesure décisive. Elle eut, dans le moment, tout le succès qu'il en pouvait attendre. Le traité qui donnait le Hanovre à la Prusse en échange d'un territoire beaucoup moins important, et qui la liait à nous par les promesses les plus solennelles, fut signé le 15 décembre 1805. En même temps l'Autriche était contrainte à signer aussi le traité de Presbourg, qui la chassait de l'Italie, lui ôtait le Tyrol et tous les enclaves de la Souabe qui lui servaient contre nous de postes avancés. En outre, elle perdait tous ses droits sur la noblesse équestre de la Bavière et du Wurtemberg, nos alliés, à qui Napoléon donnait le titre de rois.

Il était évident qu'il y avait dans ces arrangements réalisés par la force et acceptés par la faiblesse, peu de garanties pour l'avenir. On les a critiqués à ce point de vue ; on a substitué toute sorte de combinaisons à celles qu'imaginait Napoléon ; mais ses actes diplomatiques, étudiés avec soin par M. Lefebvre, prêtent assez peu à la critique. Ils présentent à l'historien comme les conséquences inévitables du système général adopté dès Campo-Formio, système dont Napoléon n'était certes pas l'inventeur. Il contenait l'œuvre d'Henri IV, de Richelieu et de Louis XIV, et jusqu'en 1806, il n'avait pas dévié de cette glorieuse tradition ; mais l'irréconciliable animosité de l'Angleterre allait l'entraîner plus loin. Ses ennemis ne lui laissaient pas le choix : il fallait dominer ou périr.

OLD NICK.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

La Campagne.

I.

Pour celui qui aime les diversions agréables, qui hait le tumulte d'une ville, qui se plaît à goûter la brise fraîche, le parfum mielleux de la campagne, à méditer à loisir sur les vicissitudes, les courtes joies, la rapidité du pèlerinage de l'homme ; nous lui conseillerons de s'embarquer par une de ces belles et radieuses journées d'été, alors que le soleil commence à darder ses reflets d'or sur la surface limpide de notre fleuve, et de suivre en observateur attentif les rives des eaux qui baignent les côtes pittoresques de la Pointe Lévy.

Vous traversez rapidement sur un joli petit vaisseau à vapeur, vous pratiquez mille sentiers à travers les mille vaisseaux qui déploient leurs voiles mouillées et se laissent flotter en tournoyant les banderoles de leur grand-mât ; vous entendez le chant du nautonier et puis quelquefois le premier tintement de la cloche majestueuse de la Cathédrale ; vous jetez en vous éloignant les yeux sur les toits dorés de la ville, puis vous approchez du rivage. Déjà vous êtes sous la douce influence de la campagne, vous vous sentez changé en nouvel homme, vous respirez un air pur, vous goûtez les charmes de la solitude. Plus de bruit ; rien que le souffle du zéphyr qui se joue dans les arbres, que le ramage de l'oiseau qui éveille ses petits.

Vous débarquez ; vous foulez le tendre gazon, l'herbe fleurie. Vous commencez votre route ; heureux pèlerin, vous marchez gaiement en fredonnant une chanson des bois ; vous passez de larges plaines émaillées de fleurs où vous apercevez en groupe la famille de l'homme des champs image d'un bonheur sans mélange ; vous vous inclinez devant la croix isolée sur le coteau, monument des souvenirs ; vous vous agenouillez à l'onde pure et glacée de la source dont vous entendez le roulement sur les graviers, et puis vous continuez toujours. A chaque pas vous vous trouvez mieux, vous avez de nouvelles merveilles sous les yeux. Vous n'êtes pas seul : vous êtes accompagné d'une foule de petits oiseaux qui vous suivent, vous dévancent, vous environnent et semblent vous dire dans un langage invitant : marche, marche toujours !...

Après avoir fait quelques lieues, vous apercevez dans le lointain la flèche svelte et élancée d'un clocher brillant, vous approchez encore ; vous arrivez sur une petite éminence et vous apercevez le plus joli petit village ! ... oh ! un village mignon, merveilleux, poétique ! N'allez pas plus loin ; ne passez pas ici sans vous reposer. Attendez que le souffle du soir vienne agiter la touffe veroyante de ces beaux arbres, que le soleil vienne, à son coucher, disséminer ses rayons pourpres et azurés à travers les sinuosités de ces bocages, ou se réfléchir sur les ondes paisibles et argentées qui se jouent à leurs pieds. Attendez que le tourtereau vienne dans ses gazouillements saluer le jour qui pâlit, caresser tendrement, becqueter amoureux la jeune tourterelle, que la cloche vienne promener dans les bois sa voix si expressive et pleine d'une poésie si ravissante !

Aujourd'hui qu'un voile sombre et d'horreur s'est répandu sur notre triste cité ; aujourd'hui que la joie et l'espérance se sont évanouies pour nous, moi, j'aime comme cela à laisser le spectacle effrayant des ruines ; j'aime à aller secouer de mes pieds la cendre des choses humaines, la poussière des grands du monde, là, dans ces campagnes où il